

compliments à M^{me} Rubin (le garçon de café m'avait appris le nom de mes voisins) sur sa mémoire prodigieuse, et surtout sur la grâce avec laquelle elle disait les vers. Je déclarai hautement que Hugo, Lamartine et Musset n'étaient que des paltoquets à côté de l'abbé Delille, et, quand je quittai le café, j'étais dans les meilleurs termes avec le couple poétique.

Pendant deux jours, la table de mes voisins ne fut point occupée. Le troisième soir, quand j'entrai dans le café, M. et M^{me} Rubin étaient à leur poste. Nous nous serrâmes la main comme de vieilles connaissances, et j'appris que, l'avant-veille, ils avaient reçu quelques amis à qui madame avait lu les trois premiers chants d'*Eugénie, ou le triomphe de la beauté et de la vertu*. Le lendemain, ils avaient passé la soirée chez un ancien tailleur de la rue Saint-Claude, qui leur avait lu une tragédie en neuf actes dont il était l'auteur.

Tout en faisant leur bésigue comme d'habitude, M. Rubin m'apprit qu'il avait fait fortune dans l'épicerie. Comme ils n'avaient point d'enfants, ils avaient vendu leur fonds de commerce aussitôt qu'ils s'étaient vus à la tête de 6,000 francs de rente. Depuis dix ans qu'ils avaient quitté les affaires, ils ne s'occupaient plus que de poésie.

Dès leur enfance, ils avaient professé tous deux le culte de la langue des dieux, et cette passion avait su résister pendant trente ans à l'influence prosaïque de la canelle et du clou de girofle.

—Vous me croirez si vous voulez, continua M. Rubin, même quand je pesais une livre de sucre, je répétais en moi-même une scène d'*Athalie* ou un passage de la traduction des *Georgiques*, par l'abbé Delille, et je songeais à la réforme que je dois apporter dans la poésie.

—Et moi, ajouta M^{me} Rubin, quand je faisais mes entrées, je récitais l'*Ode à l'immortalité de l'âme*, de l'abbé Delille.

Quelle était donc la révolution que ce ménage poétique devait introduire sur le Parnasse ? J'osai en toucher un mot, mais je vis que l'on se défiait de moi. Cependant, après avoir réfléchi longtemps et avoir consulté sa femme du regard, le mari me demanda si j'étais journaliste.

—Moi ! journaliste ! répondis-je d'un air indigné. Ah ! monsieur !

—Pas même homme de lettres, ajouta la femme.

—Mais pour qui me prenez-vous donc ?

—Alors, nous pouvons avoir confiance en vous. Je ne connais pas, continua le mari, de plus effrontés voleurs d'idées que ces journalistes. Je vais vous donner deux exemples du sans-gêne de ces messieurs :

« Un jour, j'assistais, sur le Champ-de-Mars, à une revue de la garnison de Paris. La journée était très belle. Je dis à mon épouse : Le temps est magnifique. Le lendemain, qu'est-ce que je vois dans le journal ? L'article consacré à la revue de la veille commençait par ces mots : Le temps était magnifique. Il est évident qu'un mouchard de journaliste avait entendu ce que j'avais dit à Eugénie, et, comme il avait trouvé mon expression rare, et, je peux le dire, choisie, il se l'était appropriée.

« Une autre fois, j'étais au spectacle avec mon épouse, car je ne sors jamais sans elle. Notre Souveraine occupait la loge impériale. Comme toujours, elle était mise avec un goût exquis. Rempli d'admiration et en même temps de respect, je me fais une gloire de le dire pour la compagne du chef de l'Etat, je ne pus m'empêcher de dire à mon épouse : L'impératrice est ravissante avec cette toilette bleu ciel. Dans le journal du lendemain, savez-vous ce qu'on lisait à l'article Théâtre ? L'impératrice était ravissante avec sa toilette bleu ciel. Ma phrase mot pour mot. Après deux plagiats aussi éhontés, je dirai même aussi infâmes, vous comprenez que j'ai bien le droit de me méfier des journalistes et des hommes de lettres. Il se fait tard, dix heures viennent de sonner. Demain, je vous expliquerai en peu de mots la réforme que je prétends opérer dans le monde de la poésie. »

A sept heures, le soir suivant, j'étais au café, et M. Rubin, après m'avoir fait promettre sur l'honneur de ne jamais révéler ce qu'il allait me dire, m'expliqua enfin son fameux projet.

—Approchez-vous, me dit-il, car je ne veux pas que mes paroles tombent dans l'oreille de quelque journaliste égaré dans le Marais :

« La poésie connaît deux espèces de rimes, les masculines et les féminines. Jusqu'à présent, les auteurs n'ont pas compris le but de cette division des rimes en deux sexes. Il est pourtant évident que l'on doit employer les rimes masculines quand on parle du sexe mâle, et les rimes féminines quand le sujet que l'on traite appartient au beau sexe. Cette idée, si simple et si lumineuse, doit enfanter un monde nouveau. Comprenez-vous quel avantage immense ce nouveau système a sur l'ancien ? On ouvre un volume de poésie et l'on voit immédiatement par les rimes si le sujet traité par le poète est mâle ou femelle. D'après la nouvelle poétique que je veux introduire dans le monde littéraire, les rimes masculines doivent être réservées pour les sujets mâles. Pour vous donner un exemple, je vous dirai un quatrain que j'ai composé sur le roi de Portugal :

On demandait un jour au roi de Portugal
S'il aimerait à voir les bords du Sénégal.
Ma foi, répondit-il, cela m'est bien égal,
Pourvu qu'en arrivant je trouve un bon régal.

« Voyez comme cette succession de quatre rimes masculines se grave bien dans la mémoire. Ces quatre rimes riches en gal sonnent vilement à l'oreille et, quand on a entendu ce quatrain, on ne l'oublie jamais.

« Il ne suffit pas que les rimes ne soient employées que pour chanter des sujets de leur sexe, il faut encore qu'elles soient d'une richesse extrême. Dans quel poète trouverez-vous des rimes aussi riches que dans ces quatre gal qui feront la gloire de mon nom.

« Voulez-vous maintenant un exemple de la beauté des rimes féminines riches ? Mon épouse va vous dire son quatrain sur l'impératrice. Entre nous, je vous dirai que j'aime beaucoup l'impératrice. Elle s'appelle comme ma femme, c'est un titre à mon admiration. »

—Eugénie, dis-nous ton quatrain.

—Voici les vers que j'ai faits, répondit madame Rubin, en baissant modestement les yeux :

Amour, honneur et gloire à notre impératrice,
De tous les malheureux aimable bienfaitrice !
De l'or de son époux sainte dispensatrice,
Des pauvres orphelins elle est la protectrice.

—Les vers faits par ma femme, reprit M. Rubin, sont plus harmonieux que les miens. Cette rime en *trice* est charmante et flatte agréablement l'oreille. Dans notre grand poème, tout les vers à rimes féminines sont composés par Eugénie.

—Et les vers à rimes masculines par mon époux, interrompit madame Rubin ; car il serait tout à fait indécent pour une femme de faire des vers à rimes masculines.

« Maintenant que vous connaissez notre secret, continua M. Rubin, si vous voulez nous faire le plaisir de passer la soirée avec nous, demain, vous entendrez les trois premiers chants de mon grand poème : *Eugénie, ou le triomphe de la beauté et de la vertu*. Nous avons invité quelques amis, et nous serons heureux de vous voir à notre soirée littéraire. »

J'acceptai l'invitation.

La nuit porte conseil, dit-on. Ecouter trois mille vers de la force des rimes de M. Rubin, me parût une chose formidable.

Le lendemain matin, j'écrivis à M. Rubin que des événements imprévus me privaient du plaisir d'assister à sa soirée littéraire.

Je me gardai bien de remettre les pieds au café de la rue Saint-Louis.

J'avais oublié ce couple poétique quand, en passant sur le boulevard des Filles du Calvaire, je rencontrai un habitué de ce café qui m'apprit que M. Rubin était mort du choléra en 1866, et que sa femme était morte six mois après d'une maladie de poitrine causée par le chagrin.

Je pense que la mort de ces braves gens m'a relevé de la promesse que j'avais faite de ne jamais parler de leur merveilleux projet de réforme poétique.

En le livrant à la publicité, je crois accomplir le plus cher de leurs vœux. Qui sait ? peut-être un poète inspiré du Parnasse contemporain saura-t-il perfectionner et mener à bien cette triomphante découverte de M. Rubin. »

Cette scène de mœurs parisiennes a évidemment été prise sur le fait et dessinée d'après nature. Crémazie n'a fait qu'en rehausser le piquant en accentuant les détails.

Sans avoir l'air d'y toucher, il ridiculise un abus qu'il a vu naître en poésie : la tendance à trop sacrifier à la richesse de la rime. S'il faut en croire l'école nouvelle, la poésie française est à refaire. Les plus grands maîtres du romantisme n'ont pas plus connu la prosodie que ceux de la vieille école classique. Crémazie croyait voir venir le temps où l'on n'aurait d'admiration que pour les jeux de mots et les tours de force de l'époque de Ronsard et de sa pléiade. Pour lui, il restait fidèle aux immortels génies qui ont fait la révolution littéraire de 1830. Cette pensée se reflète au fond du badinage qu'on vient de lire.

UN HOMME QUI NE PEUT SE MARIER

Voici maintenant le pendant au *Ménage Poétique* de Crémazie. Un homme qui ne peut se marier est un racontar d'un tout autre genre. Mais qu'est-ce qui lui a inspiré ce coup de crayon si lestement enlevé ? Le personnage canadien qu'il met en scène a-t-il réellement existé ? L'avait-il devant les yeux lorsqu'il en a esquissé la physiologie ? Ou bien, n'est-ce qu'une fantaisie d'imagination ? Il est assez difficile de le dire.

Quoiqu'il en soit, cette boutade comique a été certainement faite sous le coup de l'inspiration, si l'on en juge par l'écriture tracée à bride abattue. Les mots inachevés, les phrases mêmes sont à peine déchiffrables.

« Il y a en ce moment à Paris un homme fort empêché. Cet homme, c'est un trappeur canadien.

Pendant les trois dernières années, il a fait des chasses magnifiques. Il a vendu pour quatre mille louis sterling de peaux de renard noir, de martre, de vison, etc. Au mois de mars dernier, comme il se trouvait à York factory, au moment où il venait de vendre le produit de

sa dernière chasse, un navire était en partance pour Bristol. N'ayant jamais quitté la forêt, il lui prit fantaisie de venir en Europe. Il s'embarqua donc sur le navire qui le transporta, en soixante jours, sur les côtes d'Angleterre. Comme presque tous les trappeurs de l'Amérique Britannique, sa langue habituelle est le français. Il ne fit que traverser l'Angleterre et se rendit à Paris afin d'aller voir le pays de nos gens, car c'est ainsi qu'on appelle les Français parmi les Canadiens et les trappeurs du Nord.

Notre trappeur est descendu à Paris, dans le faubourg Saint-Denis, et il a fait la connaissance de la fille du maître d'hôtel où il loge. Depuis six mois qu'il est à Paris, il a fait la conquête de la jeune fille.

Notre trappeur est un beau garçon de trente ans. Grand, bien bâti, avec sa figure énergique et sa barbe noire, il a réellement un grand air.

Bref, il veut se marier avec la fille de son hôte. Celui-ci aime beaucoup le trappeur, il ne lui connaît pas un seul défaut. Il ne saurait trouver un gendre plus accompli. Avec ses cent mille francs, il achètera l'hôtel. Le père a accordé la main de sa fille.

—Il ne vous reste plus, lui dit-il, qu'à faire venir vos papiers.

—Quels papiers ? demande le trappeur.

—Votre acte de naissance.

—Qu'est-ce que c'est qu'un acte de naissance ?

—C'est un certificat de naissance.

—Comment, tonnerre du nord ! vous me demandez un certificat de naissance ? Mais la meilleure preuve que je suis né, c'est que je suis là, devant vous, vous demandant la main de votre fille.

—Mon pauvre ami, ce n'est pas moi qui exige ces papiers, c'est la loi. Ecrivez donc au maire de votre commune, il vous enverra de suite les papiers nécessaires à votre mariage.

—Est-ce que vous vous imaginez que nous avons des maires et des communes dans la forêt. Si j'ai bonne mémoire, je suis né sur les bords du lac Nipissing, l'année de la grande chasse au buffalo. J'ai été baptisé, à ce que m'a dit ma mère, un an après ma naissance, par un missionnaire canadien. A huit ans, j'ai perdu ma mère qui a été dévorée par un ours gris. Pour mon père, il a été scalpé par les Sioux quelques mois avant la mort de ma mère. J'ai suivi un vieux trappeur qui a pris soin de moi jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Depuis ce temps, j'ai fait la chasse soit pour mon compte, soit pour celui de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Avant de mettre le pied en Europe, je n'avais jamais vu une ville. Je venais deux fois par an à York factory pour vendre mes peaux et acheter des provisions. Et vous me parlez de maires et de communes !

—Vous pouvez au moins fournir ou faire faire un acte de notoriété.

—Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

—C'est un acte par lequel les personnes au milieu desquelles vous avez vécu certifient qu'elles vous ont toujours connu sous le nom de Pierre Tranchemontagne.

—Mais où diable voulez-vous que j'aille chercher mes compagnons de chasse ? Nous nous rencontrons une fois par an peut-être. Il y en avait trois avec qui j'ai chassé cinq années de suite ; mais ils sont tous dispersés maintenant. Jean LeMarcheur a traversé la grande prairie pour suivre une squaw jusque chez les Comanches ; Joseph le Boisbrûlé s'est embarqué un bon matin à bord d'un vaisseau, et il est devenu roi d'une petite île du Pacifique. Restait Marc L'Étincelle, mais un jour il lui a pris fantaisie de gagner l'Amérique Russe. Il savait lire et écrire à peu près. Je me suis laissé dire qu'il est maintenant professeur de français à la nouvelle Arcangèle. Comment voulez-vous que j'aille demander à ces gens-là ?

L'infortuné beau-père ne sait que répondre.

Et voilà comment il se fait qu'il y a maintenant à Paris un homme qui ne peut se marier. »

Crémazie ne donna pas même une arrière-pensée à ce badinage après qu'il eut griffonné, probablement en rentrant chez lui sous l'impression de quelque rencontre qui lui en avait fait naître l'idée. On voit qu'il ne prit pas même la peine de relire ces lignes, encore moins de les recopier. Elles avaient servi à le transporter pour un moment au pays natal ; à lui faire revoir en rêve son cher Canada, pendant qu'il faisait parler le héros de son imagination. Cela lui suffisait.

L'abbé H. R. CASGRAIN.

Rivière-Ouelle, décembre 1882.

MÈRES ! MÈRES !! MÈRES !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.